

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui m
plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6.

QUEBEC, 26 AVRIL, 1845.

No. 15.]

POÈME.

LE CONSOLATEUR.

Jeune étranger, qu'attends-tu sur la rive ?
Pourquoi tes yeux sont-ils baignés de pleurs ?
Pourquoi pensif, à l'onde fugitive
As-tu redit tes secrètes douleurs ?

Répète encor le récit de tes peines ;
Peut-être, ami, puis-je les adoucir ?
D'un infidèle as-tu porté les chaînes,
Et ne peux-tu les briser sans mourir ?

Point n'est ici de larmes éternelles,
Point n'est de pleurs qu'on ne puisse ébrancher ;
Quand sans espoir nous les croyons mortelles,
L'aile du temps, ami, vient la sécher.

J'ai comme toi, dans mon triste délire,
Amant trahi, demandé le trépas ;
Une autre belle a daigné me sourire ;
Je l'entendis, et je ne mourus pas.

Mélanges Littéraires.

CHRONIQUE PARISIENNE:

TRIBULATIONS D'UN MARI.

M. P. D. demeure rue Richelieu. Il est invité au bal chez un agent de change qui habite dans la même rue, en face de sa maison. Il descend avec sa femme

pour se rendre à l'invitation. Une minute ou plus suffit pour cela ; le tems est sec et froid, on peut donc se dispenser d'une voiture. Cependant arrivés sous le porche, ils remarquent que le pavé est humide, les abords du ruisseau un peu boueux. Impossible que Madame hasarde la traversée avec des souliers de bal ! Son mari se dispose à la porter, lorsqu'un domestique de bonne maison qui se trouvait là, fait observer à Mr. P. D. que son manteau peut dans cette circonstance l'embarasser, causer quelque accident. Puis, sans attendre la réponse, il s'empare respectueusement de Madame et la transporte où elle doit aller. Mr. P. D. va les suivre, quand il s'aperçoit qu'il a dû laisser tomber un mouchoir que sa femme lui avait remis. Il remonte l'escalier à mi-chemin et en quelques seconde il est parvenu jusqu'au salon du bal. Il n'y voit pas sa femme. Il l'aurait reconnue d'abord à la couleur ponceau qui domine dans ses vêtements, si d'ailleurs les yeux d'un jeune mari n'étaient pas assez clairvoyans. Il s'informe d'elle aux gens de la maison, ou lui répond qu'elle n'est point arrivée. Sa surprise est grande ; il retourne en hâte chez lui. Il demande au portier si le domestique qui s'est chargé de Madame est de retour ; on ne l'a point vu. Un peu jaloux parce que sa femme est jolie, Mr. P. D. ne doute plus que cette circonstance ne renferme un mystère. Il avise, sur ce côté, dit-il au portier, et si vous aperceviez ramenez-le mort ou vit. S'il résiste, criez bien fort : *au voleur ?* afin que les passans l'entourent et lui barrent le chemin. Allez, je réponds de tout. Quant à moi je prends cet autre côté, et si je rencontre le traître je ne suis pas embarrassé de ce que j'aurai à faire. Il dit et part.

L'un et l'autre avaient à peine quitté le seuil de la porte, que le domestique rentre fort paisiblement, comme un homme qui a rempli sa mission. Bientôt Mr. P. D., après une recherche inutile, revient lui-même essoufflé sous sa porte cochère. Quelle est sa surprise d'y trouver le domestique qui se promenait fort tranquillement ! " Ah ! vous voilà, Monsieur ! qu'avez-vous fait de ma femme ? — Je l'ai conduite, Monsieur, jusqu'à la salle de bal. — Vous en êtes bien sûr ? — Certainement, Monsieur. — Et moi j'y suis arrivé presque sur vos pas et je ne l'y ai point trouvée. — Cela est bien possible, Monsieur, nous nous sommes trompés de porte ; la similitude de l'escalier a fait que Madame est montée dans la maison voisine où il y a aussi réception, et ce n'est qu'alors qu'elle s'est aperçue de l'erreur. Ce sera pendant ce court espace de tems que vous serez arrivé au bal. — Ah ! je respire, se dit à lui-même Mr. P. D. Puis s'adressant au domestique ; Mon ami, inquiet, et ne pouvant deviner cette circonstance, j'ai envoyé Eloy jusqu'au boulevard pour vous chercher ; courez bien vite, je vous prie, et lui apprenez ce qui arrive. Et le domestique de partir. Il était à peine parvenu jusqu'à la Bibliothèque, qu'il est rencontré par Eloy qu'il n'avait pas aperçu. Celui-ci, fidèle à l'instruction de Mr. P. D., se jette sur lui, crie en même tems au voleur ! et sans vouloir rien entendre, le retient par ses habits en réclamant secours de la foule qui déjà s'était pressée autour d'eux. On les ramène jusqu'à la maison au milieu des huées de la populace qu'on ne parvient à dissiper qu'en fermant la porte. Alors une explication a lieu et se termine par l'obligation où se trouve Mr. P. D. d'indemniser le domestique du dégât de son habit et de l'avenie qu'il lui avait fait essuyer. Eloy dut aussi être récompensé de son excès de zèle.

Dependant les tribulations de Mr. P. D. n'étaient pas encore à leur fin. Rasuré sur les craintes qu'il avait conçues, il s'empresse d'aller au bal pour y rejoindre sa femme. Il ne l'aperçoit pas du premier coup-d'œil. La foule commençait à encombrer les salons. Il les parcourt inutilement. Madame n'y est point. Comment cette fois expliquer cette singulière absence ? il est aux abois. Il cherche long-tems des yeux la maîtresse de la maison. Enfin il en est aperçu au moment où il la voit elle-même sortir d'une pièce voisine. " Ah ! c'est vous, Mr. P. D., lui dit-elle, on vous cherche depuis une heure. Arrivez donc, votre femme vient d'éprouver une attaque de nerfs, très-légère à la vérité ; elle est là,

dans une chambre où nous lui prodiguons tous les secours dont elle a besoin ; mais c'est bien mal à vous de tant tarder ! l'inquiétude l'a prise. Qui sait, peut-être la jalousie !... En vérité, les hommes sont des êtres bien inexplicables ! " Etoudi de l'accident et des causes qui l'ont occasionné Mr. P. D. retrouve enfin sa femme On l'avait délaçée, et elle était revenue de sa syncope. Nouvel orage qui éclate sur ce pauvre Mr. P. D. Ce sont reproches à n'en pas finir. Que fera-t-il ? Il n'a qu'un parti à prendre : celui d'emmener sa femme ; il se résigne, il l'emporte, et chargé de ce précieux fardeau il régagne ses foyers, rassuré sans doute sur ses craintes, mais injurié, et à coup sûr point content. D. D.

On sait que le poète Dufresny pressé de compter à sa blanchisseuse une somme de trente pistoles dont il était débiteur, l'époussa pour se libérer ; mais il faut entendre Mme. la douairière de B... raconter comment se fit le marché. " — Te payer ! répondit le poète ; voilà qui est bientôt dit, mon enfant ; mais depuis quinze jours, le brelan et le pharaon sont traîtres en diable. — C'est si peu de chose que trente pistoles. — Comment, peu de chose, trente pistoles ! Je voudrais bien en avoir une seul, moi ; je rassaisirais une veine de lansquenet que j'ai été obligé d'abandonner hier, au moment où elle allait devenir bonne. — Écoutez donc, monsieur, je me marie dans huit jours ; il faudra bien, d'ici là, que vous trouviez l'argent que vous me devez. — Ah ! ah ! tu te maries, toi ; tu as donc de l'argent ? car si tu ne comptais que sur mes trente pistoles... — Je pourrais bien compter sur une planche vermoulue... ; voilà ce que vous voulez dire. — Non, vraiment, ma fille, je te paierai quelque jour ; il peut se faire que tu me trouves l'un de ces matins, en possession de la veine que j'ai manquée hier. Mais, dis donc, trente pistoles ne forment pas une dot. — Assurément non, M. Dufresny ; mais à force de battre le linge, de le froter, de le repasser, je me suis fait un avoir d'environ deux cents ducats. — Diable ! ma bonne Jeannette, c'est avoir trotté, comme tu dis, très-fructueusement. Et qui époussa-tu ? — Un honnête Normand, cocher de son métier et qui m'a promis de conduire notre ménage aussi sagement qu'il mène la voiture de son maître — Un cocher ! fit donc, une fille d'ordre, une fille intelligente comme toi... Cela ne te convient nullement : tu peux trouver beaucoup mieux. — Qui voulez-vous que j'épouse ? un duc et pair. — il y en a qui ne le valent pas, et qui ne gagneraient pas, dans un siècle les deux cents ducats que tu as déjà su amasser, toute jeune que tu es... Tiens, Jeannette, veux-tu de moi pour mari ! — Je suis valet-de-chambre du Roi, et contrôleur de ses jardins. — Qu'est-ce que vous me dites donc là, M. Dufresny, vous épouseriez une blanchisseuse ? — Pourquoi pas ? ma bisaïeule était bien jardinière. — Dam ! je ne dis pas que je vous refuse, répondit en baissant les yeux la pauvre Jeannette, qui venait d'être saisie d'un accès de cette fièvre qu'on appelle vanité... Vous êtes valet-de-chambre du Roi, et contrôleur de ses jardins ? — Oui, mon enfant. — En cas de malheur, pourriez-vous devenir valet-de-chambre d'un autre, ou bien jardinier ? — Je ne te promets pas cela ; mais je suis poète. — Oh ! pour ça je sais que le métier n'en vaut rien ; je blanchis vingt poètes, et pas un seul ne me paie... Cependant... — Tes réflexions sont-elle faites ; tiens me voilà tout habillé ; tu me donneras le bras, et nous irons faire afficher nos bans. — Va comme il est dit, répondit la blanchisseuse, en engageant son bras droit dans l'ance que le poète forma avec le sien."

L'ACQUAVITARO DELLA LONGARA.

Lecteurs, vous n'ignorez pas sans doute qu'entre Michel-Ange Buonarrotta et phaël Sanzio d'Urbino il existait une très-grande rivalité. Ces deux grands

hommes, doués d'un génie extraordinaire, souffraient de cette maladie naturelle qu'on appelle jalousie de métier. En vérité. Michel-Ange était d'un naturel peu civil, et connaissait trop bien que Raphaël n'avait perfectionné son style qu'après avoir étudié long-tems les sibylles qu'il avait peintes à fresc dans la chapelle Sixtine. Il convenait cependant que, dans le tableau de Raphaël, on trouvait plus de grâce et plus de beauté que dans ses ouvrages gigantesques ; mais il avouait franchement que jamais son rival ne l'emporterait sur lui.

La famille Farnèse avait fait bâtir une maison de plaisance sur la rive du Tibre, dans la rue della Longaro. Le cardinal Farnèse, pour rendre ce lieu unique dans le monde, voulut que Raphaël y peignît à fresco toutes les salles du rez-de-chaussée. D'abord son Eminence rencontra beaucoup de difficultés dans l'artiste, mais ayant par des dons et des flatteries obtenu la protection de la Fornarina, le grand peintre promit de rendre cette ville incomparable par ses peintures ; mais il voulut et obtint que jusqu'à ce que tous travaux fussent achevés personne n'y entrerait.

Sur ces entrefaites, les nombreux admirateurs de Raphaël parlaient avec enthousiasme des tableaux que Raphaël avait déjà peints dans la Farnesina. On louait surtout le Banquet des Dieux et les Noces de l'Amour et Psyché ; on faisait le plus grand éloge du Triomphe de Galatée, et on finissait toujours par dire : Nous verrons que dira Michel-Ange de ces chefs-d'œuvre.

Tous ces bruits, toutes ces louanges rententirent aux oreilles de Buonarroti, et il jura par l'*Enfer* du Danté qu'il trouverait le moyen d'entrer dans la Farnesina, d'examiner les travaux de Raphaël et d'empêcher de les achever.

Il faut que vous sachiez, mes lecteurs, que Raphaël aimait beaucoup la Fornarina, et que, pour rester plus long-tems auprès d'elle, il allait fort tard à son travail. Ainsi, il ordonnait que, vers midi, tout fût prêt sur la muraille où il devait peindre.

Un beau matin, Michel-Ange se leva de très-bonne heure, et habillé en *acquavitario*, prit avec lui un gros panier plein de biscuits et d'eau-de-vie, et s'achemina vers la Farnesina. Arrivé où les ouvriers maçons travaillaient, il commença à crier à haute voix : *Acquavite, acquavite*. Je ne sais pas si les ouvriers français aiment cette liqueur, mais les Italiens l'aiment beaucoup. A peine ses cris furent-ils entendus par les ouvriers, qu'on vint ouvrir la porte, et on fit entrer l'acquavitario. Aussitôt que Michel-Ange se vit dans l'intérieur de la Farnesina, il mit par terre, devant les ouvriers, les biscuits et l'eau-de-vie, et courut dans les salles pour voir les peintures de Raphaël. Après avoir passé par la première et la seconde pièce, il s'arrêta un instant devant le beau tableau de la Galatée, et voyant que, dans la même pièce, il y avait un échafaud et un mur préparé, il y monta, et, avec un charbon, y dessina une tête gigantesque de Jupiter ; après quoi il descendit bien vite et sortit de la Farnesina sans reprendre sa marchandise.

Lorsque Raphaël arriva vers midi, voyant cette tête magnifique, il cria : Michel-Ange. Dès ce jour, il ne peignit plus à la Farnesina, et tous les travaux restèrent incomplets.

La tête que Michel-Ange dessina sur la muraille y existe encore, et, couverte d'une glace, elle fait l'admiration des artistes et des connaisseurs.

(Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque angélique des Augustins de Rome.)

ANECDOTE.

— On trouve l'anecdote suivante dans une lettre que la célèbre Mme. d'Épinay écrivait de Paris, le 20 février 1777 à l'abbé Galliani, qui était alors à Rome :

“ M. le lieutenant de police était prié d'un grand dîner de cérémonie, d'un repas de communauté. C'était le cas d'avoir une perruque neuve; il la commanda

Le jour arriva, et la perruque n'arrivait pas. Un valet de chambre va la chercher. Le perruquier fait mille excuses, mais sa femme était accouchée deux jours avant, l'enfant était mort la veille, la femme était encore très mal ; il n'est pas étonnant que dans ces momens de trouble et d'embarras on ait oublié de porter la perruque à Monseigneur ; mais la voilà dans cette boîte ; vous verrez, dit-il, que j'y ai apporté tous mes soins. On ouvre la boîte avec précaution pour ne pas gâter la perruque ; on y voit l'enfant mort la veille. " Ah ! Dieu ! s'écrie le perruquier, les *prêtres se sont trompés*, ils ont enterré la perruque. " Il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal, un arrêt du conseil, et je ne sais quoi encore, pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque."

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 26 AVRIL, 1845.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LA GUERRE ! LA GUERRE !

Il faut avouer que les journalistes, les nouvellistes et les politiques sont de bien méchants garçons. Au milieu de la plus profonde tranquillité, de la paix la plus innocente, la plus bénigne ils viennent tout à coup, à propos de la moindre Pomaré, du plus petit Texas, du plus insignifiant Orégon faire retentir à nos oreilles les cris de guerre, de mort, de pillage ! Comme si on se battait aujourd'hui ! Pauvres gens qui ne peuvent se mettre à la hauteur c'est-à-dire à la bassesse de leur siècle. On ne se bat plus désormais ; on traite, on échange des notes diplomatiques, des protocoles et autres colles, on paie, on fait écrire des articles de journaux, on donne des explications à des chambres auxquelles on a graissé l'oreille pour s'en faire écouter complaisamment et la patte pour s'en faire bien applaudir et tout est dit. C'est la diplomatie qui dirige et règle tout ; l'horizon politique est nuageux de diplomates ; partout on les voit apparaître et enlacer, dans leurs artificieux filets, toutes les difficultés internationales qu'ils savent adroitement faire oublier par de nouveaux orages qu'il leur faut conjurer sans cesse. Après tout, cela vaut peut-être mieux que la guerre, surtout pour les diplomates qui ont pris dans les états la place des généraux, des maréchaux de camp, qui ont fait remplacer les sabres et les baïonnettes par les canifs et les plumes d'acier, les destriers fougueux et la cavalerie par les étiques chevaux de poste et les postillons, les fantassins par les commis expéditionnaires, les rations de viande de légumes et de piquette, par les dindes aux truffes, les pâtés de foie gras et les vins de Champagne, Médoc, Chambertin, Constance, Lachrimâ Christi, etc. etc. ; enfin l'école de Vauban a fait place à celle de Talleyrand, de même que la pobouille du camp cède le pas aux délicieux mets des successeurs de Carême, homme dont le nom était singulièrement trompeur. Quand, aujourd'hui nous recevons au fond de notre poudreuse imprimerie les journaux de toutes les parties du monde et que nous y voyons les spéculations à perte de vue que fait tel ou tel grave écrivain sur les probabilités ou les possibilités d'une guerre entre telle et telle grande puissance, nous entrons dans de tels accès de souffrir que tous nos employés en tremblent pour nos jours. Si c'est la guerre entre un

pays fort et un petit faible, oh ! alors c'est autre chose ! rien de plus naturel, rien n'est mieux dans l'ordre des choses contemporaines, mais une guerre réelle et pour de bon entre la France et l'Angleterre ou entre l'une des deux et la Russie ; rêves d'un autre âge, bilévésées à l'usage des badauds et des marchands épiciers qui aiment à débiter à leurs chalands des nouvelles extraordinaires pour distraire leur attention du poids ou de la mesure des effets qu'ils leur débitent. Par exemple si l'on nous disait que toutes les nations européennes sont coalisées contre la France, nous y croirions comme à chose toute simple et lorsqu'on nous apprend que les anglais ont anéanti quelque petit prince indien, que ses flottes aidées de celle de la Russie et de l'Autriche ont bombardé Alexandrie en Egypte ; que la France donne sur les doigts de l'empereur du Maroc ou sur ceux des tahitiens ; que la Russie dirige toutes ses forces sur le Caucase pour y mettre à la raison quelques montagnards, oh alors nous croyons à cela aussi facilement que si l'on nous assurait qu'on a vu tomber de la neige à la Baie d'Hudson au mois de Janvier.

Les yeux des amateurs de nouvelles belliqueuses sont braqués de ce tems-ci sur le golfe du Mexique, le Texas et les solitudes de l'Orégon ; chaque malle des Etats-Unis vient ajouter à leur anxiété. Un jour les gazettes annoncent que le Mexique a commencé les hostilités avant de déclarer la guerre ; le lendemain les mêmes gazettes écrivent qu'elles se sont trompées et que le Mexique a bien assez de ses guerres intestines sans entreprendre de se tirer aux cheveux avec les Américains qui le portent fort courts, politiquement et toilettement parlant. Un autre jour on apprend que les Etats-Unis et le Mexique finiraient bien par s'entendre, mais que l'Angleterre et la France ne sont pas d'humeur à approuver l'annexion du Texas si elles peuvent l'empêcher. Il est probable que les diplomates vont encore faire des leurs sur cette question et qu'ils essaieront de démontrer que ce qui paraît blanc comme neige au premier coup-d'œil est noir comme une livre d'encre à imprimer ou les yeux de mademoiselle ..

Chers lecteurs examinons un instant, sous le point de vue le plus sérieux qu'il nous sera possible de trouver, l'état de cette question et renonçons pour un moment à traiter les choses avec la légèreté qu'on nous accuse de professer ; surtout essayons toujours d'éviter soigneusement et en toute occasion ce langage insultant, commun, immodéré, immodeste et grossier qui ne convient qu'aux grands journaux religieux et graves de cette ville. Reprenons les choses de plus haut et faisons un cours philosophique d'histoire américaine en une page. Il faut pour cela m'écouter un instant avec un peu d'attention car je tiens à vous montrer en quelques mots pourquoi je ris avec une gorge aussi déployée lorsque j'entends les ambassadeurs, les diplomates parler au nom de leurs maîtres, de justice, de droits des gens et autres belles maximes qu'on invoque pour soi et qu'on refuse aux autres.

Un homme du nom de Colomb qui était plus fin que ses contemporains, chose peu difficile peut-être, s'imagina qu'en allant droit devant lui il finirait par rencontrer quelque chose. Après bien des arguments et des suppositions sur la forme de la terre, auxquelles le roi d'Espagne aima mieux croire que de les aller vérifier il parvint à obtenir un navire. Bref, il découvre l'Amérique et en prend possession au nom de son maître, ni plus ni moins. Pour le récompenser l'Espagne le met aux fers tout en prenant possession de l'Amérique à laquelle on ne donne pas le nom de celui qui la vit le premier, cela en vertu de cette loi qu'on appelle justice. Bref encore ; les espagnols, les portugais, les anglais, les français, les hollandais découvrent occupent et établissent qui le Mexique et le Pérou, qui le Brésil, qui l'Amérique anglaise, qui la Nouvelle France, qui cette partie qu'on appelle aujourd'hui New York. Tout va d'abord à merveilles, quand l'Angleterre qui a le moins découvert convoite le plus ; elle va chasser les Hollandais qui habitaient les bords de l'Hudson, puis dès que le Canada est assez peuplé pour valoir la peine d'être volé elle s'en empare et le traite en pays conquis selon des idées particulières de la justice et du droit des gens ; ses enfans qui s'étaient établis en foule sur les on des

vieux hollandais et des sauvages se révoltent contre la mère dont ils ont sucé le lait et avec le lait les idées ; ils forment une puissance à part qui invoque le droit des gens. Un peu plus tard les espagnols du Mexique imitent cet exemple et se révoltent contre l'Espagne, ils ne sont plus espagnols et en vertu du droit des gens s'appellent mexicains comme les anglais ont changé leur nom pour celui d'américains. Ces mexicains en véritables enfans de l'Espagne se massacrent ent'eux d'année en année, se persécutent, le tout pour trouver la forme parfaite du gouvernement, fondé sur le droit des gens. Les américains leurs voisins, en véritables enfans de l'Angleterre, convoitent le sol fertile qui borde leur propre terre. Ils vont s'établir dans une des provinces mexicaines et en vertu du droit des gens trouvent le moyen de déclarer leur indépendance après avoir occis autant que possible ceux de leurs anciens frères les espagnols qui ne voulaient point de cette séparation. L'Angleterre, la France et les autres grandes puissances d'Europe qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas reconnaissent le nouvel état du Texas qui se serait passé de cette reconnaissance. Jusqu'ici tout s'est fait, comme l'on voit, d'après les principes les plus purs du droit des gens et de la liberté des nations.

Aujourd'hui le Texas trouve qu'il a de la peine à se maintenir, car, par le tems qui court, les petits états n'ont pour se protéger que les maximes du droit des gens à l'occasion desquels les gros pays se font juges et parties, ce qui n'assure pas ordinairement la justice la plus impartiale. Le Texas donc veut se réunir à ses frères les américains, les américains veulent recevoir au sein de leur république leurs frères les texiens... rien de plus simple et de plus juste, allez-vous dire! — Holà ! vous ne songez donc point au droit des gens, à ce diable de droit des gens ! Eh bien l'Angleterre et la France qui ont trouvé très-bien que les mexicains se séparent de l'Espagne, que les texiens se séparent du Mexique ne veulent point que le Texas s'unisse aux Etats de l'Union ! Concevez-vous cela ? Non ! Eh bien moi j'explique cela par le sempiternel droit des gens, tel qu'entendu par les gros gouvernements et avec lequel on peut expliquer tout. C'est ainsi qu'aujourd'hui par exemple si les canadiens-français prétendaient être assez grands, assez riches, assez sages pour se gouverner eux-mêmes, leurs adversaires d'ici crieraient à la rébellion, au crime, à la trahison ; la mère-patrie crierait au droit des gens et pendrait, exilerait, emprisonnerait les rebelles. Que dans cinquante ans d'ici, ou peut-être moines, je ne sais quand ; enfin lorsque le Haut-Canada, la Nouvelle-Ecosse le nouveau-Brunswick seront assez peuplés des enfans de la Grande-Bretagne pour se séparer de la mère-patrie ; ils ne manqueront point de le faire, de force ou de gré. Celle-ci criera encore au droit des gens, mais la force et le nombre auront reviré le droit des gens à l'envers, la justice qui est aujourd'hui de l'autre côté de l'Atlantique passera subitement sur nos bords, plus vite que si elle s'était embarquée sur un Steamer Cunard et le tems consacrerait l'ordre des choses nouvelles. D'où il en faut conclure que le grand art de gouverner et d'avoir raison consiste à demeurer toujours le plus fort. Ce n'est rien de nouveau que j'ai voulu vous apprendre, mais seulement vous rappeler à la mémoire des réflexions que vous avez sans doute déjà faites il y a longtems.



Au moment où notre presse commençait à serrer entre ses robustes mâchoires le présent numéro du *Fantasque*, nous recevons un courrier extraordinaire de Montréal qui nous apporte la lettre qu'on trouve plus bas et pour faire place à laquelle nous sommes obligé de retrancher l'article le plus drôlatique et le plus fantastique que nous ayons écrit depuis que nous nous sommes imposé la mission de donner des conseils à des gens qui sont plus fins que nous.

A monsieur le rédacteur du Fantasque, et d'autres journaux non moins intéressants quoique plus utiles.

Monsieur,

Il n'y a plus de patriotisme, plus de constance, plus de bonne foi. Nous sommes perdus si vous ne venez à notre secours. Jamais nous ne nous serions attendus à un tour pareil. Imaginez notre embarras et la terreur qui s'est emparée de nous à la lecture de la *Minerve* de Lundi dernier ! Cette feuille, qui s'est jusqu'ici distinguée par le plus pur patriotisme, par l'opposition la plus courageuse à la politique envahissante et perfide du gouverneur, vient tout-à-coup changer de tactique et de revirer au vent comme une girouette, plus vite encore que nous n'aurions pu faire nous mêmes. En vérité nous avons peine à nous remettre de notre émoi et nous ne dormirons plus que nous n'ayions reçu votre réponse. Jugez plutôt de l'état où nous sommes, ou ! nous n'en pouvons plus ; hâtez vous de nous tranquilliser. Voici ce dont il s'agit :

La *Minerve* qui comme vous le savez a fait jusqu'ici opposition à la politique du gouverneur, déclare qu'elle serait satisfaite et que le parti réformiste canadien le serait aussi si nous sortions du ministère et que nous y fussions remplacés par messieurs Lafontaine et Morin ! mais avez-vous jamais vu trahison pareille ? nous qui pensions que cette feuille conseillerait à son parti d'attendre les événements et de révenir au pouvoir par la force naturelle des choses ! voilà qu'elle vient offrir au gouverneur et aux ministres tories du Haut-Canada les services des deux ex-ministres ses amis. Elle assure qu'ils consentiraient à entrer au pouvoir, même avec monsieur Daly ; n'est-ce pas l'abomination de la dégradation ? En vérité, nous voyons là chez les honorables messieurs en question une impatience de rentrer en office à laquelle nous ne nous attendions pas.

Vous concevez maintenant notre désespoir. Le gouverneur est capable d'accepter ces offres et de nous demander notre résignation, car elles sont tentatives pour lui qui se tirerait ainsi d'embarras à très bon marché, en nous sacrifiant, nous qui nous sommes sacrifiés pour lui. Nous espérons donc qu'à Québec vous ne faiblirez pas si vite et que vous continuerez la ligne de conduite que vous avez embrassée ; car quoique nous ayons été poussés par les circonstances à servir sans nous en apercevoir les ennemis de notre pays nous ne voudrions pourtant point le voir tout de bon courir à sa ruine. Faites vos efforts pour empêcher qu'une crise ministérielle vienne nous arracher nos emplois avant que l'année actuelle ne soit complétée ; on peut se dépopulariser pour gagner deux mille louis mais pour la moitié de cette somme en vérité cela n'en vaut pas la peine. Rendez-nous ce service et nous pouvons vous assurer de notre éternelle reconnaissance. Le parti libéral, croyez-nous, trouvera un meilleur marché en attendant un nouveau gouverneur qu'en offrant sa marchandise au chaland qui n'en veut pas. Croyez-nous, etc.

D. B. VIGER,

D. B. PAPINEAU.

P. S.—Si votre réponse n'arrive pas bien vite, vous pourriez recevoir sous peu de jours la nouvelle d'une crise ministérielle.

2d P. S.—L'éditeur de la *Minerve* et celui de l'*Aurore* viennent de se battre à coups de poing. C'est moins sanguinaire qu'un duel en forme mais c'est encore bien barbare de la part de ceux qui doivent donner l'exemple de la civilisation.